

Les plénipotentiaires  
allemands remettront  
demain leurs contre-  
propositions de paix.

# EN PAGE 2 : INTERVIEW DE MAXIME GORKI EXCELSIOR

10<sup>e</sup> Année. — N° 3.110. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.  
Pierre Lafitte, fondateur.

Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris.

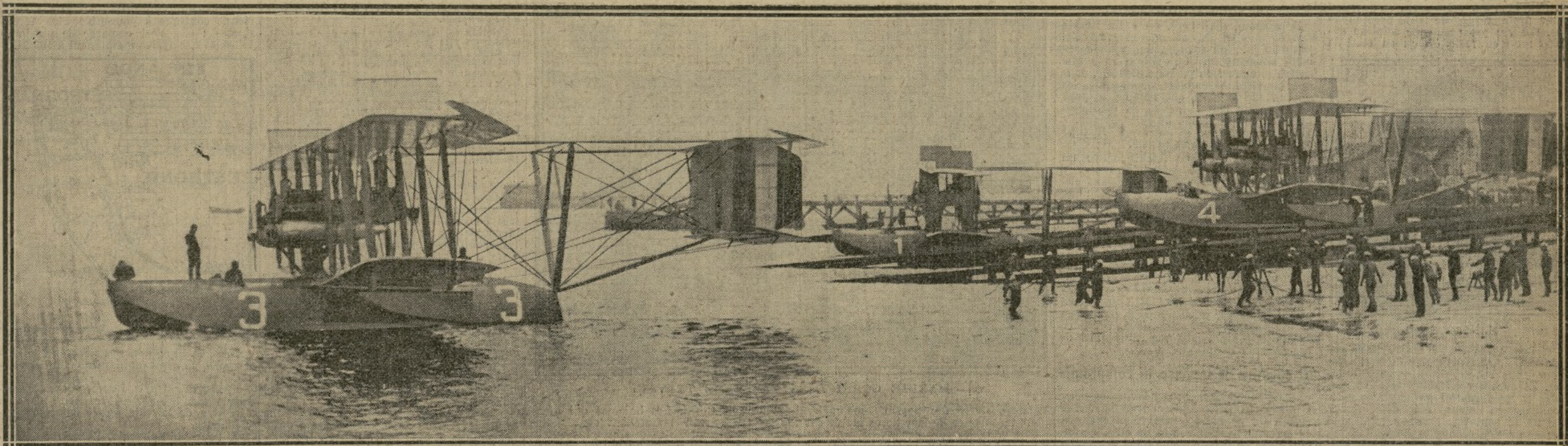
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON  
20, rue d'Enghien, Paris.

MARDI  
27  
MAI  
1919

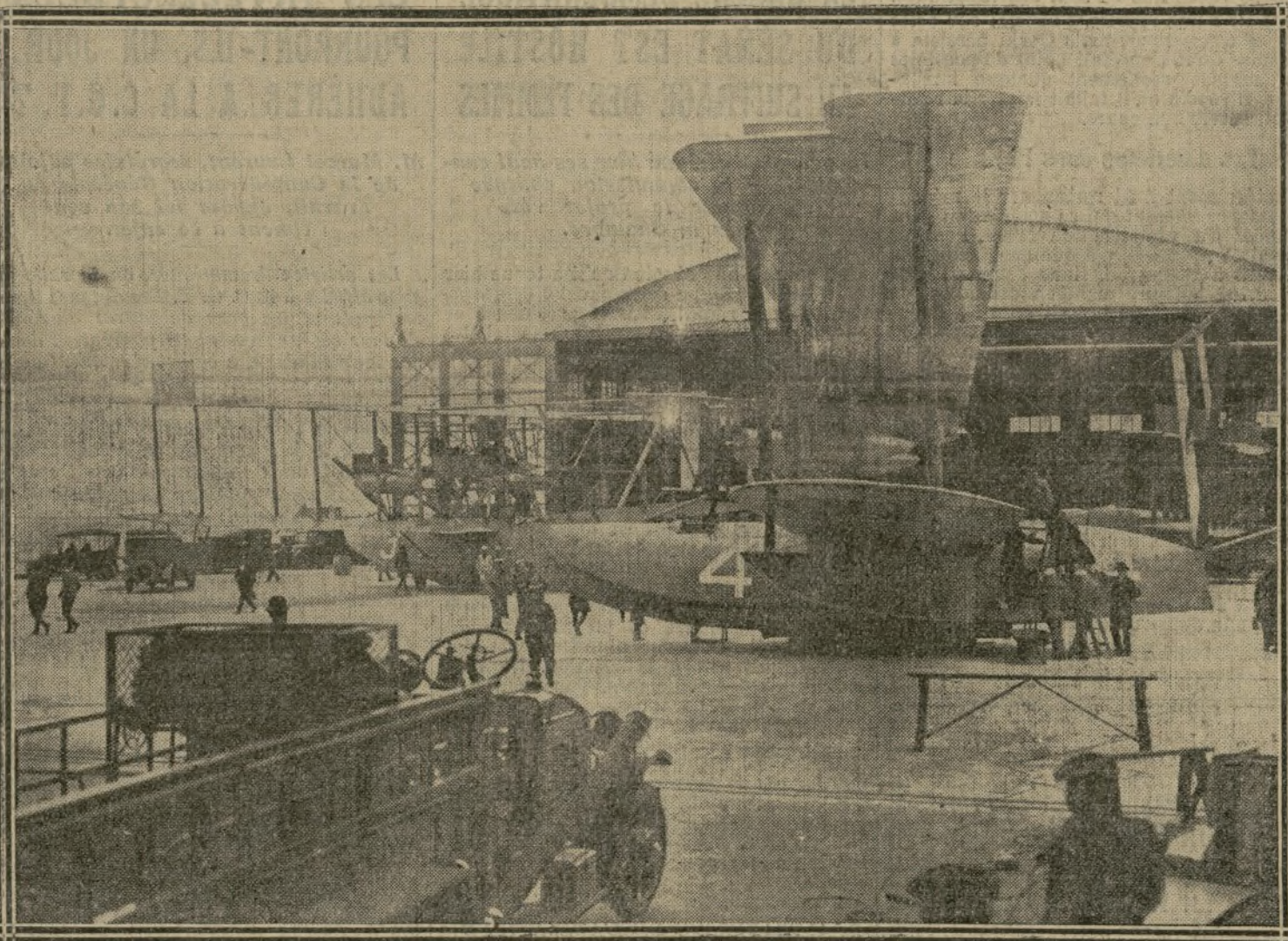
Si ton jugement et ta  
conscience approuvent  
l'avis qu'on te donne,  
tu ne t'amoindris pas  
en t'y soumettant et  
tu restes aussi libre  
qu'auparavant.  
MARC-AURÉLE.

## LE « N-C-4 » COMPTE PARTIR AUJOURD'HUI POUR LISBONNE

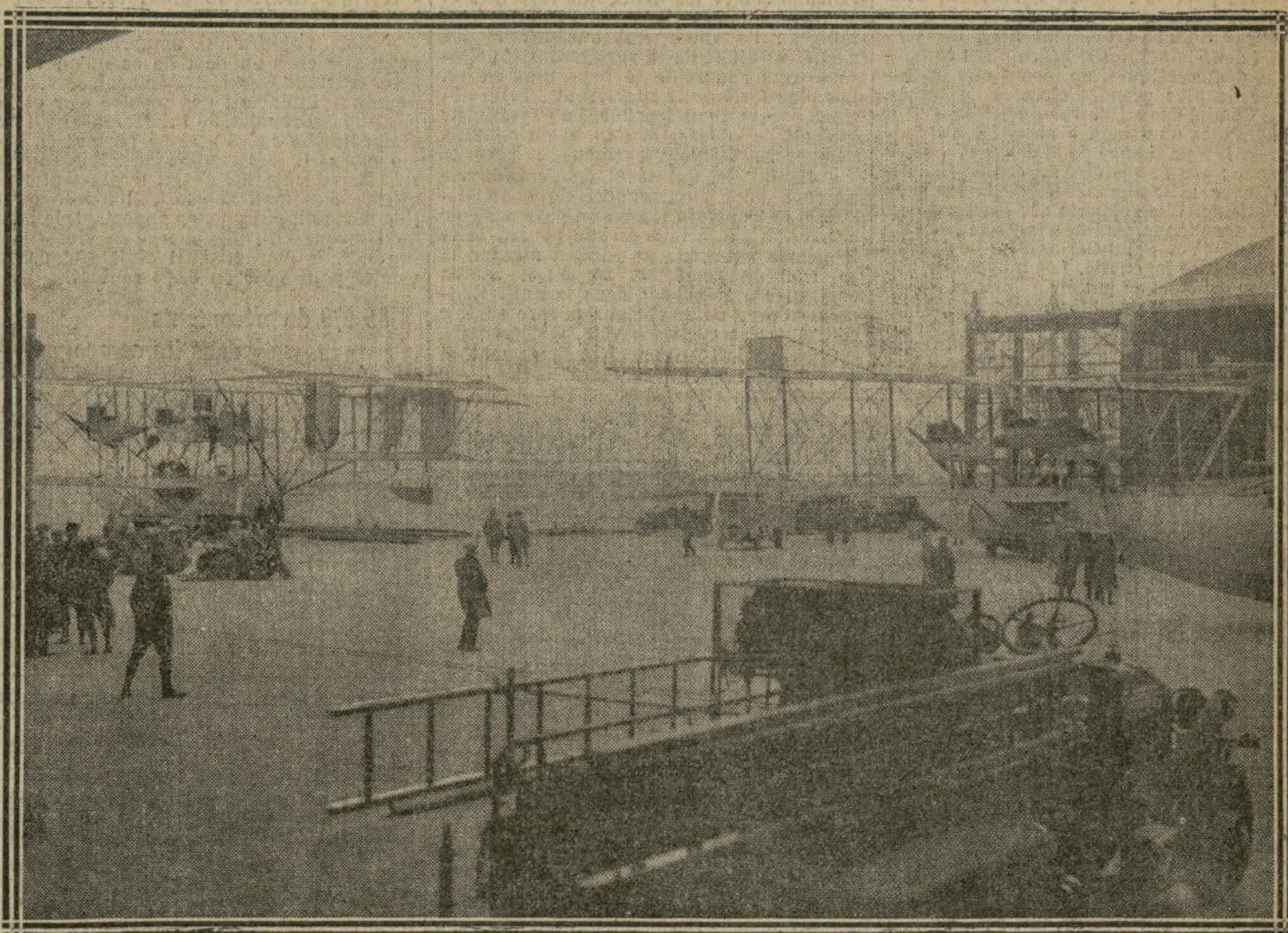
PREMIÈRES PHOTOS ARRIVÉES EN FRANCE DU DÉPART DES TROIS CURTISS DES ETATS-UNIS



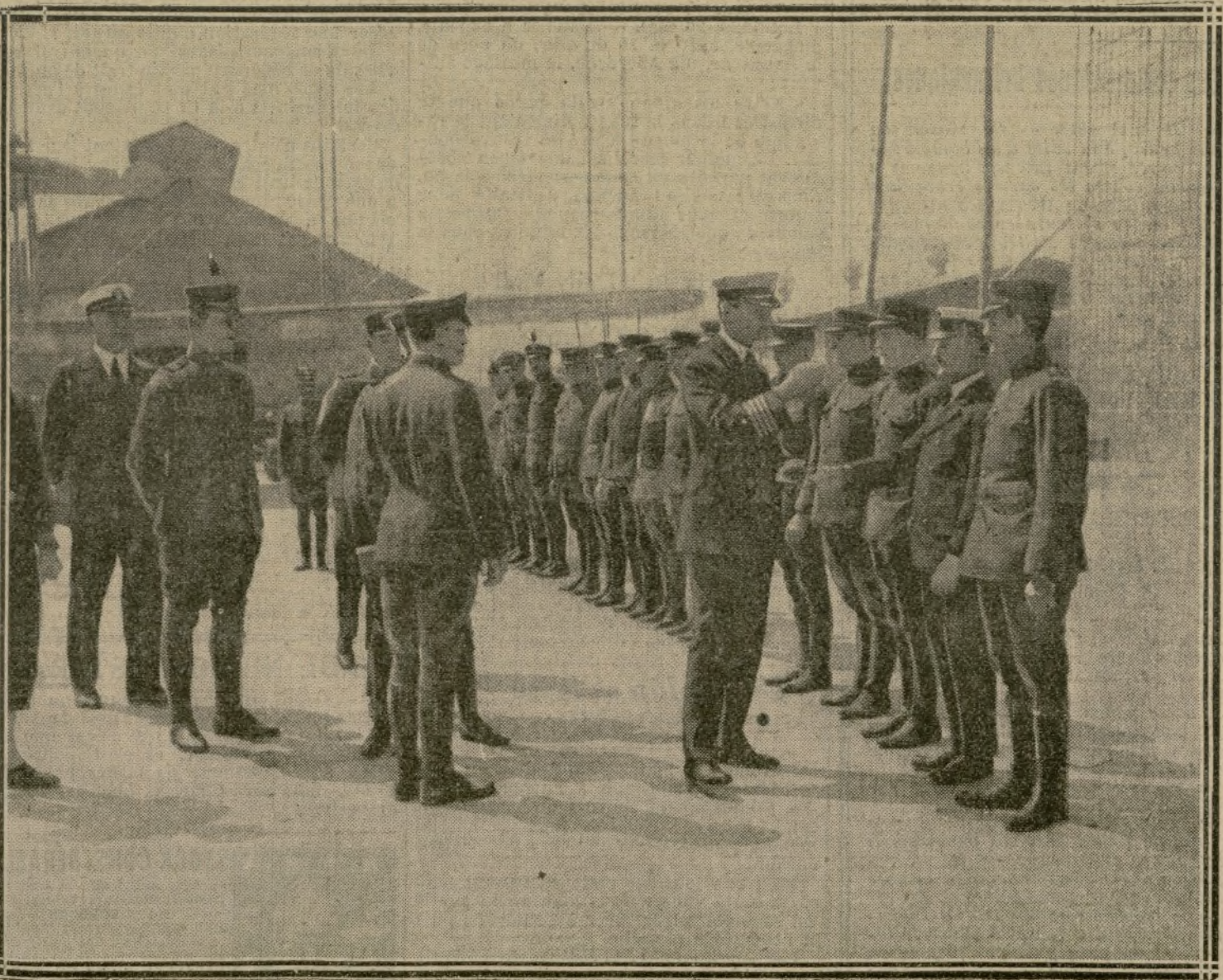
LE « N-C-4 », LE « N-C-3 » ET LE « N-C-1 », A LA STATION AÉRIENNE DE ROCKAWAY, AUX ÉTATS-UNIS, AVANT LEUR DÉPART POUR HALIFAX



ON VOIT, AU PREMIER PLAN, LE TRACTEUR AUTOMOBILE DES HYDRAVIONS

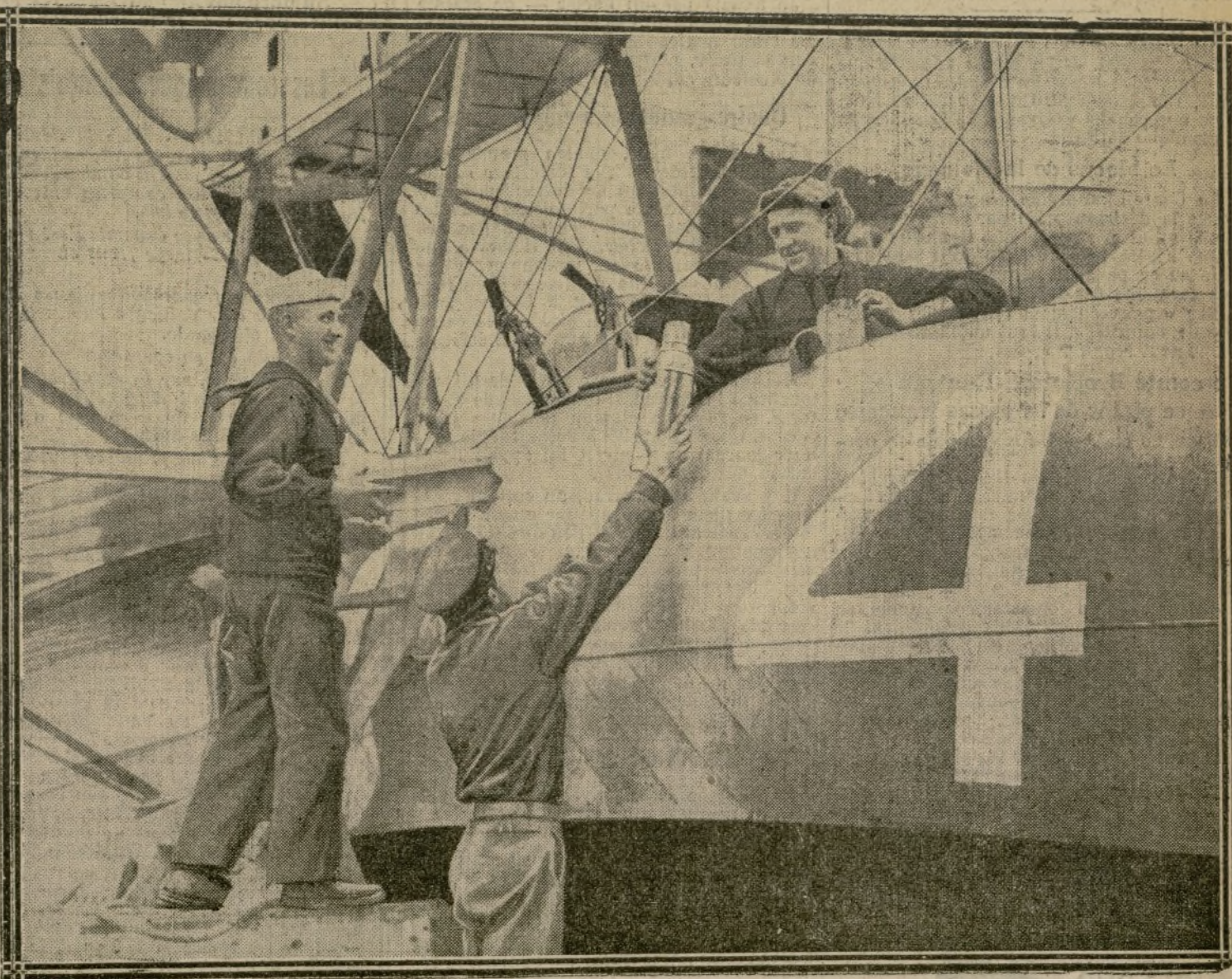


LE « N-C-4 » ET LE « N-C-3 » AMENÉS AU POINT D'OU ILS SE SONT ENVOLÉS



LE COMMANDANT TOWERS PASSANT LA REVUE DES TROIS ÉQUIPAGES

L'amiral Jackson, qui commande la flottille convoyant les hydravions américains dans l'Atlantique, se trouve actuellement à Lisbonne. Il croit que le « N-C-4 », retenu jusqu'ici aux Açores par le mauvais temps, tentera aujourd'hui d'achever son voyage en partant pour le Portugal. Les deux autres hydra-



L'EMBARQUEMENT DES DERNIERS VIVRES A BORD DU « N-C-4 »

vions, dont les équipages sont sains et saufs, se trouvent définitivement hors de course. Nous publions ci-dessus cinq photos prises en Amérique, au moment où les trois appareils Curtiss quitteront la station de Rockaway pour gagner Halifax, au Canada, et, de là, Terre-Neuve, véritable point de départ du raid.







rapides et au besoin violents. D'autres qui la voient s'opérer par l'évolution.

Enfin, en ce qui concerne les travailleurs intellectuels, certains, parmi nous, estiment que, du fait qu'ils tirent salaire du fruit de leur pensée, ils ne sont plus à même de posséder cette conscience de classe qui est le ciment de l'union des travailleurs au sein de la C. G. T.

Cette objection est faite particulièrement pour les journalistes.

Tout cela est évidemment discutable, et il reste à rechercher, sur ce point précis, ce qui rapproche ou ce qui éloigne le journaliste, qui écrit l'article de journal, du type, qui le compose.

Je ne fais que poser la question. Elle est extrêmement délicate, sans présenter à mon sens un caractère insoluble.

On peut dire sans témérité qu'il n'apparaît pas impossible que la C. G. T. groupe, un jour prochain, les travailleurs intellectuels. Les techniciens, surtout, qui sont compris parmi eux seront de précieux recrues pour l'organisation idéale du travail que nous préconisons.

Le fait que la question soit posée constitue, j'en suis convaincu, un événement heureux que le temps et des circonstances favorables probables se chargeront de solutionner.

MARCEL LAURENT.  
Secrétaire adjoint de la C. G. T.

## LE CONFLIT VA-T-IL RENAITRE ENTRE LES BANQUES ET LEUR PERSONNEL ?

Les deux organisations syndicales des employés de banque et de Bourse font appel au ministre.

M. Lehideux, président de l'Union syndicale des banquiers, ne croit pas à un nouveau conflit.

Les deux organisations syndicales des employés de banque et de Bourse viennent d'adresser à M. Colliard, ministre du Travail, une lettre pour lui demander d'intervenir dans le différend survenu de nouveau entre les établissements financiers et leurs employés.

Les militants syndicalistes expliquent ainsi cette démarche :

« On sait que, en raison de la reconnaissance partielle par les patrons des desiderata des employés, les grévistes avaient décidé la reprise du travail.

« Conformément à l'accord intervenu et signé, pour les banquiers, par M. Lehideux, président de l'Union syndicale des banquiers de Paris et de la Seine, nous avons adressé aux directeurs, le jour de la reprise du travail, les noms de nos camarades chargés de discuter avec eux au sujet de l'application des améliorations consenties à notre égard.

« Or, de ces quelques jours de discussion, il ressort que le Crédit Lyonnais, le Comptoir d'Escompte et le Crédit Industriel prétendent ne nous faire bénéficier que des augmentations de traitement considérées comme bases provisoires de la discussion. Le barème de salaires inséré à notre cahier de revendications — 2.400 francs au début, 6.000 francs après vingt-cinq ans de service — a disparu.

« D'autre part, les petites banques démentent à M. Lehideux le pouvoir de les représenter dans le conflit.

« Le représentant du ministre a signé comme nous au bas de l'accord rédigé en sa présence. Il en est garant. C'est pourquoi nous faisons appel à lui.

« Nous nous réservons ensuite de reprendre la grève, suspendue, et, au besoin, de demander la réquisition par l'Etat des établissements financiers. »

M. Lehideux ne croit pas à un nouveau conflit.

Nous avons demandé à M. Lehideux, président du groupe syndical des banquiers, son opinion sur l'éventualité d'une reprise de la grève.

« Il n'est pas encore venu à ma connaissance, nous a répondu M. Lehideux, qu'une nouvelle tension se soit produite entre les établissements et leur personnel.

« A l'heure actuelle, les conversations prévues dans l'arrangement auquel le ministre du Travail a présidé ont eu lieu, et, d'ores et déjà, plusieurs maisons ont fait connaître les modifications qu'elles apportaient à la situation de leurs employés. J'ai même appris que plusieurs de mes confrères avaient reçu des remerciements de leur personnel et que les conversations s'étaient passées de la façon la plus correcte.

« Il se peut que la mise au point des réformes, en ce moment à l'étude, ne soit pas terminée dans certains établissements. Mais les réformes devant, en tout état de cause, avoir effet rétroactif depuis le 15 mai, il n'y a pas de raison pour que les délais occasionnés, dans ces maisons, par des circonstances d'ordre purement administratif entraînent une agitation nouvelle.

« Les banques ont le plus vif désir de prendre en considération les desiderata de leur personnel et d'y répondre aussi largement que possible, dans les limites raisonnables.

« Je crois pouvoir affirmer que les promesses faites par les banques au ministre, et acceptées par les organisations syndicales, sont exécutées, ou ne tarderont pas à l'être. »

## Mystérieuse trouvaille

Avant-hier soir, vers 5 h. 45, un chauffeur de taxi était hélé, à l'angle des boulevards et de la rue Montmartre, par un passant âgé d'environ cinquante ans.

Il donna au chauffeur une adresse : rue des Quatre-Fils. En cours de route, rue des Archives, le taxi fut immobilisé par un certain laps de temps par un embarras de voitures. Impatient, le voyageur sauta du véhicule et disparut après avoir payé le chauffeur.

Ce dernier, quelques instants plus tard, chargeait trois autres clients, deux dames et un officier. Ceux-ci trouvaient dans le taxi un petit sac de toile grise contenant des pièces d'or françaises, anglaises et allemandes. Au commissariat voisin, on constata qu'elles représentaient une valeur de deux mille francs.

M. Mouton, directeur de la police judiciaire, qui a ouvert une enquête, a recueilli hier le témoignage du chauffeur, qui a donné le signalement détaillé de son énigmatique client. Le chauffeur a déclaré, notamment, que son client était porteur de quatre ou cinq petits sacs semblables à celui trouvé dans le véhicule.

## Travaux de Comptabilité

PIGIER, rue de Rivoli, 53. — Tél. Gut. 44-65.

# DERNIÈRE HEURE

## LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE

### HAWKER ET GRIEVE RACONTENT LEUR ODYSSEE AU-DESSUS DES FLOTS, AU MIEUX DE LA TEMPÊTE

Le mauvais fonctionnement de la circulation d'eau les obligea, après 14 h. 1/2 de vol laborieux, à amérir.

### COMMENT ILS FURENT RECUEILLIS PAR LE STEAMER "MARY"

THURSO, 26 mai. — M. Hawker et le commandant Mackenzie Grieve R. N. m'ont donné ce matin un récit de leur vol historique. M. Hawker m'a narré sa tragique randonnée avec la simplicité que voici :

« Nous avions un terrain de départ extrêmement difficile. Et, pour prendre notre vol, il nous fallut marcher en diagonale. Tout d'abord, nous primes facilement de la hauteur, mais au bout de dix minutes nous passâmes d'une atmosphère claire dans un brouillard épais ; nous étions alors au large des bancs de Terre-Neuve. Cependant, notre marche restait normale et bientôt la terre était perdue de vue.

« Pendant les quatre premières heures, le ciel fut suffisamment clair, mais ensuite la visibilité devint extrêmement mauvaise. Des nuages épais furent remontés et, même, nous dûmes voler au milieu d'une violente tempête accompagnée d'averses non moins violentes. Cependant, nous arrivâmes à nous maintenir au-dessus des nuages, à une hauteur d'environ 15.000 pieds.

Premiers troubles

« Après cinq heures et demie de voyage, la circulation d'eau commença à mal fonctionner ; la température de l'eau servant à refroidir nos moteurs s'éleva, mais, comme nous étions descendus de plusieurs milliers de pieds, nous parvînmes à surmonter cette difficulté. Et tout alla bien pendant quelques heures. Mais, soudain, le mauvais fonctionnement se reproduisit, et la température de l'eau s'éleva jusqu'au point d'ébullition.

« Nous nous rendions compte que si les tuyaux n'étaient pas nettoyés nous ne pouvions guère prendre plus de hauteur sans absorber une partie de la puissance de nos moteurs.

« Au bout de douze heures et demie de vol, la circulation d'eau continuait à nous causer des inquiétudes, et il devenait certain que nous ne pouvions poursuivre notre route sans absorber, non plus seulement une partie, mais la totalité de la puissance motrice.

« C'est alors que nous primes la décision de penser à notre sécurité. Nous changeâmes notre course et commençâmes à voler en diagonale par rapport à la route maritime principale, et cela pendant près de deux heures et demie. A notre grand soulagement, nous aperçûmes un steamer dans, qui n'était autre que le Mary. Alors nous fîmes fonctionner le signal de détresse de notre lumière Vercy. Il nous fut répondu aussitôt. Nous volâmes encore sur une distance de deux milles environ pour aller amérir à l'avant du vapeur.

Le sauvetage

« La mer était excessivement forte et, en dépit des efforts extrêmes de l'équipage danois, il lui fallut une heure et demie pour réussir à nous ramener à bord. Ce ne fut qu'en courant eux-mêmes un très grand risque qu'ils arrivèrent à mettre à l'eau une petite embarcation. A cause de la violente tempête de N-E, qui faisait rage, il fut impossible de sauver notre appareil : il doit flotter encore à l'heure actuelle, au milieu de l'Atlantique.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

« Le navire n'avait pas été ébranlé par les quatre heures et demie de notre départ de Terre-Neuve. Nous fûmes retirés des flots à 8 h. 30 du matin, lundi, heure de Greenwich (9 h. 30 heure d'été anglaise). Nous fûmes l'objet des plus aimables attentions de la part du capitaine Dalm, du Mary, et de son équipage danois.

## LES PRÉLIMINAIRES DE PAIX

### L'ALLEMAGNE RÉCLAME DES INDEMNITÉS POUR LES VICTIMES DU BLOCUS

Elle affirme, dans la même note du comte Brockdorff-Rantzau, qu'elle n'est pas coupable.

BALE, 26 mai. — Un télégramme de Versailles à l'Europa Press fait connaître que la délégation allemande a remis, hier, à l'Entente une note sur les responsabilités de la guerre. La note reconnaît que l'Allemagne a violé sans droit la neutralité de la Belgique et devra, en conséquence, indemniser celle-ci ainsi que les régions du Nord de la France.

Elle maintient toutefois les demandes d'indemnités de l'Allemagne pour les dommages causés par un blocus de famine ; elle réitère l'affirmation que l'Allemagne n'est pas seule coupable de la guerre.

Cette note, dit le télégramme, tire son importance du fait qu'elle va provoquer une discussion décisive sur la question de culpabilité.

En même temps que la note, a été remis aux Alliés un mémorandum détaillé sur la question de responsabilité. Les auteurs sont les professeurs Max Weber, Mendelssohn, Hans Delbrück et le général comte de Moltke.

Le point de vue allemand sur la responsabilité

BALE, 26 mai. — Une dépêche de Versailles adressée à Berlin donne le texte de la note adressée par le comte Brockdorff-Rantzau à la réponse de M. Clemenceau du 20 mai.

Cette note reprend la théorie des quatorze points du président Wilson et revient sur des faits antérieurs à l'armistice, notamment le message du 8 janvier 1918.

Le comte Brockdorff-Rantzau ne signera jamais de "chiffon de papier"

BALE, 26 mai. — On mande de Berlin : Dans un entretien avec l'envoyé spécial du Wurtemberg, le comte Brockdorff-Rantzau répondit à la question comment il jugeait les dernières manifestations des militaires en faveur de la signature de la paix à tout prix, qu'il pouvait très bien comprendre le profond désir des masses ouvrières de voir enfin la guerre mondiale se terminer.

Lorsque je suis arrivé à Versailles, j'avais le ferme espoir que le temps des chiffons de papier était définitivement terminé et qu'une ère nouvelle commencerait, dans laquelle les signatures seraient respectées. Je ne puis renoncer à cet espoir d'un assainissement de morale internationale. J'ajoute en ce sens : un chiffon de papier ne portera jamais ma signature.

## Un aperçu des contre-propositions

BERNE, 26 mai. — Des dépêches de Berlin donnent les précisions suivantes sur le contre-projet de paix allemand.

En ce qui concerne la région de la Sarre, le gouvernement demandera à la France de renoncer à ses prétentions territoriales. Il propose, en échange, un contrôle économique très large de toutes les productions houillères de la région. La flotte commerciale allemande sera transférée à un trust international dirigé par les Américains et soumis au contrôle de la Ligue des nations.

Il faut recevoir la propriété des flottes commerciales de toutes les autres nations maritimes. Chaque nation sera représentée dans l'administration centrale d'une manière correspondante au chiffre de son tonnage.

L'Allemagne se déclare prête à livrer 50 0/0 de sa flotte commerciale. De plus, conformément aux propositions de l'ancien directeur de la Hamburg-Amerika, elle s'engage à faire construire à ses frais, sur ses chantiers et par ses propres navaleurs, le nombre de vaisseaux nécessaire pour compenser la diminution du tonnage mondial causée par la guerre sous-marine. Elle demande, en retour, la concession de larges crédits pour le paiement des matières premières qui seront nécessaires à l'accomplissement de sa tâche. Elle souhaiterait également être autorisée à se libérer en livrant de ses propres matières premières ou de ses produits fabriqués. Pour les câbles, l'Allemagne propose un système d'internationalisation qui ne l'empêcherait pas de participer au trafic général dans les cadres de l'organisation prévue par la Ligue des nations.

En ce qui concerne les questions territoriales de l'orient de l'Europe, le contre-projet se borne à attirer l'attention de l'Entente sur l'état d'esprit de la population allemande des territoires contestés (les provinces Prusses Orientales et occidentales, Dantzig). Ces populations se défendraient certainement les armes à la main si elles devaient être annexées à la Pologne, et on risquerait ainsi de semer le germe de nouvelles guerres.

On s'apprete à reprendre le commerce outre-Rhin

BALE, 26 mai. — On télégraphie de Berlin : A la dernière séance de l'Union du commerce de gros allemand, une note du gouvernement a été communiquée faisant savoir qu'un représentant du grand commerce devait se tenir prêt à partir pour Versailles.

On a appris, en outre, que l'industrie textile de Chemnitz avait conclu récemment un contrat par lequel l'Angleterre s'engageait à lui livrer des filés.

Des produits manufacturés seront vendus à l'Allemagne par l'Amérique.

Conférences à Saint-Germain-en-Laye

Les conférences pour régler la question du ravitaillement de l'Autriche, qui étaient suspendues depuis le départ de M. Blandier-Berger, ont repris hier après-midi entre les représentants financiers de l'Entente et ceux de la délégation autrichienne.

Manifestation de blessés de la guerre à Berlin

BERLIN, 26 mai. — Une foule considérable composée principalement d'invalides de guerre s'est livrée hier à une imposante manifestation dans la Friedrichstrasse.

Le but du mouvement était d'obtenir des pensions plus importantes. Plusieurs camions chargés de troupes furent lancés sur la foule et les mitrailleuses entrèrent en action.

Il y a eu quelques tués ; on ignore encore le nombre exact des blessés.

# LE PÈRE NOURRICIER

par le VICOMTE DE BONDY

Je prononçai le nom de Beaulieu (Alpes-Maritimes).

« Beaulieu ? me dit Adalbert. Je ne vous ai peut-être jamais raconté que j'y ai eu deux enfants.

Cette phrase me surprit, venant d'Adalbert, un ami que je fréquentais depuis longtemps et qui a toujours été célibataire. Je lui demandai donc de vouloir bien m'éclaircir sur ce sujet, car s'il y a dix ou douze ans que nous sommes liés au point que notre vie est pour ainsi dire commune, je ne le connaissais auparavant que de vue, et certains détails de son existence d'ailleurs peuvent m'être restés étrangers.

J'aime d'ailleurs le faire parler chez moi, tête à tête, en plein abandon, et s'il n'avait la manie de fumer comme une femme, sans arrêt, l'atmosphère de cette intimité serait délicieuse.

Il cause agréablement ; il se tient de préférence renversé dans un fauteuil de cuir, et généralement les pieds posés sur le dossier d'une chaise ou même sur le dessus de la cheminée, posture qui, dit-il, maintient au cerveau l'afflux de sang nécessaire à la pensée. Cette recette lui est venue indirectement du célèbre jésuite, le père Sanchez, qui déjà, vers 1600, avait coutume de disputer et de résoudre la tête en bas et les pieds en l'air les problèmes les plus délicats de la casuistique matrimoniale, et gagnait ainsi en lucidité ce qu'il perdait en noblesse d'attitude.

Il y a d'ailleurs longtemps, reprit Adalbert. C'était l'époque où j'avais décidé de vouer ma vie à Framboise Pépin. Vous avez connu Framboise Pépin ?

« Oui... C'est celle qui est morte d'ivrognerie à la fleur de l'âge ?

« Mais elle n'est pas morte du tout. L'ivrognerie n'a jamais tué personne. En tout cas, elle n'était pas morte la semaine dernière. Elle se pochaire toujours dans un petit bar derrière l'Opéra.

« Je confondais...

« Vous confondez avec sa sœur. Framboise avait une sœur, Jeanne. C'est moi qui les avais présentées l'une à l'autre. Il est vrai qu'elles se ressemblaient un peu, et à partir du moment où elles portèrent des canotiers pareils, elles parurent en réalité consanguines. Il ne subsistait qu'une différence essentielle : c'est que Jeanne avait un ami riche, et Framboise un ami peu riche (moi). C'était parce que l'ami de Jeanne était marié, et que moi je n'étais pas. Les gens mariés sont toujours riches ; s'ils ne sont pas, ils sont vraiment inexcusables.

« C'est hier-la, l'ami de Jeanne, qui est resté incrusté dans ma mémoire sous le vocable de Zizi, lui avait loué à Beaulieu une jolie villa où il ne faisait que de fugitives apparitions. Elle s'y était installée avec sa sœur Framboise et deux petits enfants, un garçon de sept ans, et une toute petite fille de trois ans appartenant à un de ses frères qui, autant que je me rappelle, était facteur quelque part dans la Dordogne. Je fus invité à passer une quinzaine de leur compagnie.

« Donc, un après-midi, m'étant arraché à mes occupations, qui consistaient alors en chasses à tir et chasses à courre, coupées par de vigoureuses cures dans les restaurants de nuit, je débarquai à la villa de Beaulieu. Sur le pas de la porte, Jeanne m'accueillit par ces mots :

« — Tu as une malle ?

« — Oui.

« — Eh bien ! tu vas me la donner.

« — Avec plaisir, mais encore ?

« — Je n'ai que de grandes malles, et j'ai besoin d'une petite. Zizi m'a télégraphié d'aller le retrouver à Rome, hôtel du Quai.

« Rinal. Je pars tout à l'heure. Je ne serai pas longtemps absent. Tu n'as qu'à rester ici avec Framboise. »

« Je m'empressai de défaire ma malle. Puis, il y eut ce que les femmes appellent « l'inventaire » et les hommes « passer en consigne ». On me passa en consigne une cuisinière, deux bonnes, le petit Marcel, la petite Georgette, un landau avec un cocher et deux chevaux et un loulou marron.

« C'est ainsi qu'à vingt-trois ans je fus promu au grade de père nourricier.

« Une vie exquise commença, et telle que la vie inimitable de Cléopâtre et d'Antoine n'était rien en comparaison. Etre invité par des gens agréables est déjà un grand plaisir, mais que, par surcroît, les gens qui invitent s'en

« C'était trop d'infortune. Je résolus lâchement de m'en aller aussitôt. Je ne me rappelle plus si j'empruntai de l'argent, si je mis en gage mes bagues, ma montre ou la petite Georgette (j'ai pris tant de culottes que j'embrouille quelquefois mes souvenirs), mais je sais qu'après avoir chargé le petit Marcel de me doubler comme ours, je repris très rapidement le train pour Paris, laissant à Framboise et à la cuisinière le soin de télégraphier à Zizi pour qu'il décrochât les affaires de Beaulieu.

« J'ai repassé souvent auprès de cette villa où, pendant une dizaine de jours, j'ai ainsi été père de famille. On la voit du chemin de fer ; elle n'a pas changé, elle sommeille, carrée et blanche sous son toit de tuiles, entre de petits orangers ronds. Elle m'attendit un peu, parce que, si je ne vous ai raconté que la partie grotesque de l'histoire, il y avait aussi autre chose : il y avait, le matin, quand on ouvrait les portes-fenêtres, cet air qui vient vous glisser sur le cou, cet air caressant, comme en soie, spécial au Midi, et puis il y avait nous deux qui, à nous deux, n'étions pas bien vieux ; à nous deux, nous avions à peu près l'âge que j'ai maintenant à moi tout seul. C'était beau : la jeunesse, c'est si beau, et dire qu'on ne l'aime que chez les autres ! Quand on l'a eue soi-même, on ne s'en est même pas aperçu... »

BONDY.

## Les étudiants parisiens vont recevoir leurs camarades d'Alsace-Lorraine

L'Association des étudiants a invité les étudiants de Strasbourg et de Metz à visiter Paris.

Ce seront huit jours de fêtes, du 5 au 12 juin. Les détails de ces fêtes ne sont pas encore définitivement réglés. Toutefois, il y aura un gala à l'Opéra, le mardi 10 juin.

La première journée comprendra une réception des visiteurs à l'hôtel de l'Association, rue de la Bûcherie, avec matinée artistique.

Les jours suivants seront occupés par des visites aux musées, aux facultés, aux écoles ; des promenades et des visites à Fontainebleau, à Versailles. Les étudiants alsaciens-lorrains assisteront aux représentations de nos principaux théâtres.

Les organisateurs de cette intéressante manifestation ont réservé, pour la dernière journée, une visite à Reims.

## Trentante personnes empoisonnées par une crème

BORDEAUX, 26 mai. — Le parquet de La Réole vient de se rendre à Taillebourg, où, au cours du repas de noces des époux Foucaud, une crème fut servie, qui empoisonna mortellement quatre enfants et plus ou moins gravement vingt-cinq autres convives.

On craint que le nombre des décès ne s'augmente encore, car plusieurs des malades sont en danger de mort.

D'après l'enquête, la crème avait été préparée avec des œufs et du lait dans la journée de mercredi et n'avait été consommée que jeudi soir vers la fin du repas.

## Terrible éruption volcanique à Java

15.000 morts

AMSTERDAM, 26 mai. — L'éruption d'un volcan dans l'île de Java a détruit entièrement vingt villages, dans la région de Breugut. Six autres villages ont été partiellement détruits dans la même région.

Dans la région de Bitan, onze villages ont été également partiellement détruits. Le nombre des victimes est évalué à 15.000 morts.

## Attribution de récompenses aux marins morts pour la patrie

Le ministre de la Marine vient de prendre une décision en vertu de laquelle la Légion d'honneur ou la médaille militaire seront attribuées, à titre posthume, à tous les officiers et marins tués à l'ennemi, décorés des suites de blessures de guerre ou disparus à la suite d'un événement de guerre, et qui ont été cités à l'ordre de l'armée à cette occasion.

Landru est malade

Landru est, depuis quelques jours, très déprimé. Il est même malade et son état inspire quelques inquiétudes, au point que le directeur de la prison de la Santé a téléphoné, hier soir, à M. Bonin, juge d'instruction, pour l'en informer.

M. Bonin a commis le docteur Paul pour examiner l'inculpé et dire si Landru peut











